

VALÉRIE AUSLENDER, MÉDECIN GÉNÉRALISTE

« LES MÉDECINS SONT LES OTAGES D'UNE ORGANISATION QUI FAVORISE LES COMPORTEMENTS SADIQUES »

Médecin généraliste attachée au « pôle santé » de Sciences-Po, Valérie Auslander s'est intéressée aux violences faites aux étudiants en santé : infirmiers, aides-soignants, sages-femmes, médecins, etc.

Valérie Auslander vient de publier *Omerita à l'hôpital*, un livre collectif, construit autour d'une centaine de témoignages et enrichi d'analyses de psychiatres, de psychologues, de philosophes, d'anthropologues et de médecins, qui permettent de comprendre les tenants et les aboutissants de cette violence présente dans le champ de la santé.

CHARLIE HEBDO : Comment l'idée de ce livre vous est-elle venue ?

► Valérie Auslander : C'est parti d'un constat personnel pendant mes études de médecine. J'ai pu être témoin de maltraitances, à la fois envers des étudiants en professions de santé et aussi à l'égard des patients. En faisant ma thèse de doctorat sur les violences faites aux femmes, j'ai pu démontrer que les étudiants en santé étaient confrontés personnellement à des violences verbales, psychologiques, physiques et sexuelles. À partir de là, j'ai voulu explorer la souffrance des étudiants à l'échelle nationale et j'ai lancé un appel à témoins.

qualité de leur prise en charge des patients : ils risquent même plus s'exprimer ou poser des questions à leurs seniors pour améliorer leurs gestes techniques, donc ça dégrade leur relation avec les patients et leur famille. Ils deviennent moins disponibles, y compris dans l'apprentissage des connaissances théoriques. Ça peut donc aller jusqu'à des erreurs médicales.

Vous dites que les étudiants, ou les professionnels de santé, sont tellement habitués à se défendre contre la violence de leurs supérieurs qu'ils en deviennent d'autant plus blindés et donc distants avec leurs patients. Est-ce conscient chez les étudiants avec lesquels vous avez parlé ?

Oui, plutôt que de prendre soin de leurs patients et de se concentrer sur les tâches à effectuer, l'étudiant agressé passe son temps à chercher des stratégies de défense et d'évitement pour se



Par ces traditions, certains professionnels de santé justifient les violences qu'ils infligent aux étudiants, comme le fait d'avoir des propos sexistes qui peuvent aller au-delà de l'humour carabin et constituer une agression sexuelle caractérisée.

Le management qui s'installe à l'hôpital depuis quelques années fait-il entrer cette violence dans une logique économique ?

J'insiste sur le fait qu'il ne faut pas sous-estimer les responsabilités individuelles de certains soignants – aux personnalités parfois perverses ou sadiques – dans ces maltraitances, mais il est évident que le nouveau management à l'hôpital et la dégradation des conditions de travail des soignants ne font qu'aggraver cette problématique. Certains témoignages montrent que les étudiants sont plus exposés dans les services où les conditions de travail sont les plus dégradées.

Il semble logique qu'un médecin qui a été maltraité au cours de sa formation devienne maltraitant avec des patients. Cette transmission transparent-elle dans les témoignages que vous avez recueillis ?

« J'en ai bavé, donc tu vas en baver » : c'est l'expression entendue par la plupart des étudiants qui ont témoigné dans l'enquête. Oui, certains étudiants mesurent l'impact des maltraitances infligées par leur hiérarchie sur leur formation et sur la

qualité de leur formation, il est forcément moins à l'écoute, moins disponible, moins empathique. Comme le dit Cynthia Fleury-Perkins, qui est philosophe et psychanalyste, ces étudiants qui ont supporté une *profanation de leur personnalité* auront tendance à répéter cette violence dans leur vie professionnelle.

La pulsion de destruction et la pulsion de mort sont donc bien à l'œuvre dans le champ de la santé.

Dans la seconde partie du livre, les psychanalystes Christophe Dejours et Olivier Tarragano ont pu apporter leur réflexion et leur expérience clinique, qui aident à saisir ce mécanisme de répétition.

Freud considère que le désir de soigner est une sublimation d'un désir sadique. Manifestement, la sublimation ne réussit pas toujours, ou pas complètement. Vous montrez que ça a des conséquences en chaîne, d'une part entre les soignants et d'autre part entre les soignants et les patients.

Comme l'énonce Olivier Tarragano, en perdant le sens de leur incarnation professionnelle – ce sacerdoce idéalisé qui définit leur rapport au monde –, les soignants peuvent perdre la capacité de sublimer leur sadisme. Et puis la culpabilité du soignant qui a rompu avec ce sacerdoce favorise une agressivité qui contamine l'ensemble de l'institution hospitalière. Alors, les soignants et les patients deviennent les otages d'une organisation qui favorise les comportements sadiques. Dans la mesure où les services publics utilisent les outils comptables du néolibéralisme, c'est la productivité qui prime aux dépens de la qualité des soins. C'est une allégeance folle, qui terrorise – comme dans 1984, le livre d'Orwell. Olivier Tarragano parle de *terrorisme systémique* parce que dans cette logique nous en sommes réduits à assurer la survie du système.

Le psychanalyste Christophe Dejours fait la comparaison avec l'univers concentrationnaire.

Oui, il parle de *souffrance éthique* pour qualifier la souffrance ressentie par les soignants qui font



« Un médecin maltraité pendant ses études devient maltraitant avec ses patients. »

des entours à leur éthique de travail. J'ai moi-même pensé à l'univers concentrationnaire en lisant certains témoignages d'étudiants qui font état de maltraitances institutionnalisées, de la complicité passive de l'équipe soignante et d'une impossibilité d'en parler : l'effacement de la violence est une autre violence.

Comment cette enquête modifie-t-elle votre pratique de médecin généraliste, en particulier auprès d'étudiants ?

Ça n'a pas vraiment modifié ma manière d'exercer, parce que j'étais déjà très sensibilisée à cette problématique. Je reste à l'écoute, attentive à la souffrance de mes patients. En revanche, je me souviens de mon internat où, consciente de ces violences et du « non-accueil » fait à certains étudiants à l'hôpital, j'essayais d'accompagner le mieux possible les externes que je formais, pour qu'ils trouvent leur place dans l'équipe,

afin de leur transmettre mes connaissances. Je ne me souviens pas d'avoir un jour humilié un étudiant ou lui avoir reproché une prétendue incompétence.

Quelles sont les réactions à votre livre, dans le milieu médical et en dehors ?

Le livre a suscité de nombreuses réactions. Une libération pour beaucoup de professionnels de santé, surtout pour les étudiants, qui se sentent enfin entendus et soutenus. Mais il y a aussi des professionnels, heureusement minoritaires, qui s'insurgent et prétendent que ces histoires sont exagérées, voire inventées. Et puis il y a les réactions des gens qui ne travaillent pas à l'hôpital, qui ignorent ou qui minimisent ces maltraitances, et qui maintenant s'inquiètent d'en subir les conséquences s'ils devaient être hospitalisés...

Propos recueillis par Yann Dlenor

1. *Omerta à l'hôpital. Le livre noir des maltraitances faites aux étudiants en santé*, sous la direction de Valérie Auslender, avec les contributions de Christophe Dejours, Cynthia Fleury-Perkins, Emmanuel Godéau, Gilles Lazini, Céline Lefève, Bénédicte Lombart, Isabelle Ménard, Didier Stcard et Olivier Tarragano (éditions Michalon).
2. *Souffrance en France. La banalisation de l'injustice sociale*, de Christophe Dejours (Points Seuil).

